Jacob TARNHELM

Oncle Rabinovich

Nouvelle juive d'Odessa

Traduite du russe par Yvan SHTAM

Editions Potemkine

Du plus loin que je m'en souvienne, oncle Rabinovich et tante Maïa avaient toujours vécu à l'angle de la rue Ouspenskaya et Yékaterinskaya.

C'est à Odessa, vous savez…Tout commence et tout finit à Odessa. Oncle Rabinovich disait que la « Little Odessa » de Brooklyn avait enfanté la « Big Apple » (New York) et que, donc, toute l'Amérique venait d'Odessa.

Il était comme ça, l'oncle.

Tante Maïa était la grande spécialiste du poisson farci. Mais quand elle commençait à cuisiner ce plat, il fallait que tout l'appartement soit vide. En grande artiste, elle ne voulait personne autour d'elle, mis à part ses modèles - les poissons - et une écumoire géante qu'elle brandissait comme un sceptre menaçant si quelqu'un voulait discuter ses oukases.

La recette du poisson farci - à l'odessanne – de tante Maïa, c'était son passage de la Mer Rouge à elle. Sa victoire sur les forces maléfiques du monde. Quand on demandait à tante Maïa, au marché et par dérision, quel était le peuple le plus intelligent de la terre, elle répondait invariablement :

- Merci du compliment.

Tante Maïa était comme ça. Fière, mais pas prétentieuse pour un sou. Elle savait juste ce qu'elle valait.

Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et celui de Jacob-Israël ne créait pas un seul jour sans qu'un incident diplomatique de la plus grande gravité ne se produise entre l'oncle Rabinovich et sa « chère et tendre » Maïa. Et cela faisait un demi-siècle que les chancelleries du monde entier tremblaient au sons rauques ou perçants qui s'échappaient des fenêtres de l'angle de la rue Ouspenskaya et Yékaterinskaya. L'un des plus grands scandales qui eut lieu, ce fut lorsque le cousin Zorik voulut se faire baptiser. Le grand-père Menachem, qui était l'autorité morale de la famille parce qu'il se souvenait que le parc Chevtchenko d'Odessa s'appelait autrefois parc « Alexandre », se rendit rue Osipova pour voir le rabbin Yakov. Il le trouva qui croquait une pomme en lisant l'historien Flavius Josèphe. Le rabbin Yakov était petit, tout petit, et sa barbe lui arrivait aux genoux. Il avait des oreilles géantes et me faisait l'effet d'un mélange entre Gandalf et Bilbo le Hobbit. La grande, l'intarissable, source de chagrin de notre rabbin Yakov, c'était la destruction du Second Temple de Jérusalem en 70 – « après Iéshoua' ben Yossef », comme disait tante Maïa. Si, par malheur, un « étranger » – c'est-à-dire quelqu'un venu de la banlieue d'Odessa - lui parlait du Second Temple, le rabbin Yakov poussait un long soupir et ses yeux commençaient à le piquer. Alors « l'étranger » avait à subir toute l'histoire du Temple et cela durait au point qu'il manquait son dernier tramway et devait, en pleine nuit, chercher un hôtel.
Lorsque Gandalf le Hobbit vit entrer grand-père, il cracha un pépin et posa Flavius sur ses genoux.

- Ahlan, Yakov !

Grand-père saluait tout le monde ainsi et le grand-rabbin d'Israël lui-même n'y aurait pas échappé. Dans son

émotion, il – grand-père, pas le grand-rabbin de Jérusalem - ne laissa pas à Yakov le temps de répondre :

- Tu te souviens de Zorik, le fils du libraire Chaïm ?

- Je l'ai croisé hier, Menachem.

- Bon… Hé bien Zorik s'est mis en tête de se faire baptiser !

Gandalf le Hobbit en laissa tomber Flavius par terre.

- Que toutes ses dents tombent sauf une ! Et plût à Dieu qu'il se soit marié avec la fille de l'ange de la Mort plutôt que d'avoir eu une telle idée !

- L'ange de la Mort n'a que des fils, Yakov !

- Et moi je te dis qu'il a une fille. Je le sais mieux que toi, Menachem « le libérateur » … Quand même !

Dans les moments graves, on appelait toujours mon grand-père Menachem « le libérateur », car il se souvenait du temps où le parc Chevtchenko, au bout de la rue Ouspenskaya, s'appelait encore le parc « Alexandre », du nom de l'empereur Alexandre II, dit « le libérateur ».

- Soit. C'est toi le rabbin.

- C'est toi qui l'as dit.

Et le rabbin esquissa un sourire. Il poursuivit :

- S'agissant de Zorik, je consulterai Dieu cette nuit. Que son père, Chaïm, vienne me voir demain matin.

Toute la soirée et une partie de la nuit, l'appartement d'oncle Rabinovich fut en émoi. Personne ne toucha le violon qui resta dans son étui capitonné de tissu violet.

Lorsque Chaïm, le père de Zorik, se rendit à la synagogue Chabad de la rue Osipova, il trouva le rabbin Yakov tenant une demi-pomme à la main. Yakov avait les yeux un peu rouges.

- Shalom, rabbi Yakov.

- Shalom, Chaïm.

- Grand-père Menachem « le libérateur » t'a dit que mon fils Zorik voulait se convertir au christianisme.

- Il me l'a dit.

- Et qu'est-ce que Dieu t'a dit, Lui ?

- Dieu a dit qu'il a le même problème.

À Odessa où je suis né – et si je n'étais pas né à Odessa, je ne serais jamais né – le bouche-à-oreille s'appelle « sarafane-radio ». Le sarafane, c'est une robe à bretelles portée par les femmes d'ici. Les femmes causent comme une radio, mais cette radio-là, personne n'a jamais trouvé où se trouve le bouton pour l'arrêter. C'est pour cela que le cousin Noah, officier en second de la Marine - cela s'écrit « 2/O » et ça ressemble à une formule de Chimie – c'est pour cela que Noah avait un jour acheté un petit chien tout gentil et l'avait ramené à la maison. Sa femme Emzara ne fut pas contente du tout mais, au moins, Noah pouvait dire au chien de fermer sa gueule. À Odessa où je suis né, donc, la « sarafane-radio », en quelques semaines, diffusa le « Dieu a dit qu'il a le même problème » de notre rabbin Yakov et cela fit une nouvelle anecdote en ville. Elle concurrença même un instant le fameux mot – fameux pour celui qui le connaît - de notre cousin turque Ostap : « Tu ne veux pas non plus les clés de l'appartement où se trouvent les sous ? ». Enfin, si nous avions pu *déposer* officiellement toutes les anecdotes de cette ville et de l'Europe de l'Est en général, nos droits d'auteurs dépasseraient largement le niveau de la dette des États-Unis (en dollars ou en roubles).

Le lecteur averti, qui en vaut au moins deux – une vente de perdue – dira qu'il connaît cette anecdote et beaucoup de celles qui émailleront mon récit d'enfance… bien entendu qu'il les connaît, ces anecdotes ! Mais il ne savait pas, l'érudit, qu'au moins les trois-quarts des bons mots odessans sortent du modeste appartement de mon oncle Rabinovich, appartement situé à l'angle de la rue Ouspenskaya et de la rue Yékaterinskaya. On ne peut pas tout savoir et, comme disait le cousin Zorik - qui renonça finalement à son idée de se faire baptiser - : le comble de la misère, c'est de se croire plus malin qu'on est.

Quand je dis « bons mots *odessans* », on peut me reprocher de ne pas dire « bons mots odessites ». D'abord l'adjectif anglais est « *odessan* » et ensuite, l'adjectif ou le nom « odessite », cela sonne comme une pathologie. Que les journalistes du moment se corrigent…si faire se peut.

Oncle Rabinovich portait sa kippa du matin au soir, ce qui faisait grand plaisir au rabbin Yakov. En fait, l'oncle avait pour cela une bonne raison qui tenait à l'alopécie androgénétique, parfaitement circulaire et localisée au centre de son pariétal, dont il était atteint – j'appris tous ces mots bien plus tard – et sa kippa, par chance, masquait totalement son rond de cuir-non-chevelu. « Par chance » n'est pas tout à fait exact. L'oncle avait un jour décidé de rendre visite au tailleur Sémion Sémionovich dont le petit atelier se trouvait à deux pas de chez lui, non loin de l'église Sviato-Troïtski (Sainte-Trinité). Je me souviens que la façade verte et appétissante de cette église me faisait penser aux olives que servait ma grand-mère Mira avec le fromage de brebis « Tzfat ».

Mon oncle voulait se faire faire une kippa sur mesure, exactement aux dimensions de sa calvitie et le tailleur n'y vit aucun inconvénient, du moment que Rabinovich paierait d'avance. Sémion Sémionovich regarda l'oncle en coin :

- « L'argent le soir, les chaises le matin, l'argent le matin, les chaises le soir » … répétant le mot fameux du machiniste de théâtre Mietchnikov dans le roman « Les douze chaises », roman qu'on ne présente plus, du moins à ceux qui en ont entendu parler.

Oncle Rabinovich n'avait, de sa vie, payé d'avance et le coup fut raide, surtout venant d'un vieil ami ; mais il voulait absolument sa kippa-custom. On se mit rapidement d'accord sur le prix, car l'oncle était pressé : dix jours après la visite initiale au tailleur, la somme fut versée devant témoin. Ce témoin n'était autre que la femme de

Sémion Sémionovich, Frida-Nabu. Frida, c'était son prénom, et « Nabu » avait été ajouté par suite et facétie.

- Tu me la feras belle, ma kippa, au moins, Sémion ? s'inquiétait mon oncle.

- Tu plaisantes…Le Pape l'achètera si tu ne la veux pas !

- Hum… nous verrons, « Fil à la patte ».

Sémion Sémionovich eut une légère contraction du muscle petit zygomatique – autre mot que j'appris plus tard. Il n'aimait pas qu'on l'appelle « Fil à la patte ». Ce sobriquet, comme tous les sobriquets, et sans aucun doute comme tous les noms de famille, n'était pas venu au monde par hasard. Le grand pianiste, et dépressif, Vladimir Horowitz avait épousé la fille du chef d'orchestre, et tyran, Arturo Toscanini. Elle s'appelait Wanda Toscanini. Son père se servait de la baguette comme d'un petit knout durci et il suppliciait des individus tels que Wagner (Richard), Mozart ou Beethoven ; tout cela par musiciens interposés, n'ayant pu réussir à faire comparaître les compositeurs - tous coupables à ses yeux – devant son tribunal orchestral. Enfin, je n'appris tout cela que bien plus tard. Wanda Toscanini avait le même caractère que son père, mais au féminin, donc, pire encore. Elle n'avait pas de knout durci mais un solide rouleau à pâtisserie, cadeau judicieux de son père. Elle en fit voir de toutes les couleurs à cette bonne pâte de grand pianiste, et dépressif, Vova Horowitz. « Tu l'as voulu, Georges Dandin », comme disait le cousin Salomon qui avait dû emprunter cela à un autre et, comme un livre, ne jamais le lui rendre.

Le pauvre Horowitz ne fut pas gâté avec sa Wanda – un *poison* nommé Wanda – et Sémion Sémionovich ne le fut pas davantage avec sa Frida. « Frida-Nabu », pour être exact, car il y avait beaucoup de « Frida » à Odessa… mais il n'y avait qu'une seule et unique Frida-Nabu… Dieu merci, Gottze dank !

Sémion « Fil à la patte » ne pouvait pas faire un mouvement sans que Frida-Nabu ne le surveille. Il faut dire que le tailleur avait été très coureur, jadis. Quand le rabbin Yakov, en confession, lui avait demandé combien de fois il avait commis le péché d'adultère, le tailleur l'avait repris un peu vertement en lui disant qu'il était là pour se confesser et pas pour se vanter. Le rabbin regretta le peu de détails de cette confession, car il aurait saisi au passage quelques adresses…non pour un usage que certains esprits mal tournés pourraient imaginer, car Gandalf le Hobbit était un saint homme, mais bel et bien pour tenter de sauver les quelques âmes non encore perdues de la rue Déribasovskaya et de quelques autres rues adjacentes. On ne sait comment, mais la teneur principale de cette confession de « Fil à la patte » parvint aux oreilles de Frida qui devint, en quelques semaines, « Frida-Nabu ».

Ce terme de « Nabu » avait deux significations. En yiddish, ce mot veut dire : « veille sur mes cheveux », et même si Sémion Sémionovich était atteint d'une calvitie totale, cela voulait bien dire ce que cela voulait dire. Ensuite, « Nabu » faisait référence à Nabuchodonosor II, responsable de la déportation des Juifs vers Babylone. Lorsque Gandalf le Hobbit, venu pour faire coudre une pièce de tissu à la manche droite de son éternelle veste qu'il avait manqué brûler totalement en passant trop près d'un chandelier, demandait des nouvelles de « Frida-Nabu » – exceptionnellement sortie de l'atelier pour faire